

ESQUISSE

D'UNE

Histoire de la Littérature Béarnaise

PAR

LOUIS BATCAVE



1909

Librairie PAUL RUAT, 54, rue Paradis
MARSEILLE

BA.L

Extrait de la *Revue de Provence et de Langue d'Oc*
Marseille, Nouvelle série, N^{os} 1, 2, 3 et 4 - Janvier-Avril 1909.

ESCOLA GASTON FÉBUS

N°: 840-4 BAT/ESQ

ESQUISSE

D'UNE

Histoire de la Littérature Béarnaise

PAR

LOUIS BATCAVE



1909

Librairie PAUL RUAT, 54, rue Paradis

MARSEILLE

Esquisse d'une Histoire de la Littérature Béarnaise

« Qu'avait fait à la Muse notre beau pays de Béarn, au ciel si pur, à la nature si vive et si fleurie, aux verdoyantes vallées au pied des montagnes les plus pittoresques qui soient au monde ? Le Béarn ne paraît pas avoir recueilli sa part dans l'épanouissement littéraire qui se manifesta au XII^e siècle, sous la lyre des troubadours. Pourtant ce peuple avait dû sentir l'imagination poétique s'exalter en lui dans les guerres contre les Maures, auxquelles les Centulles et les premiers Gastons prirent une part si active. Comment ces frères d'armes des rois d'Aragon, ce peuple d'ailleurs d'un esprit si pénétrant, si intrépide à la guerre, si avancé dans sa législation, n'a-t-il pas réclamé sa part de ce brillant déduit de la poésie, qui durant trois siècles répandit tant de mouvement intellectuel sur presque toutes les seigneuries du Midi ? A la cour de nos Moncades et de nos premiers comtes de Foix, il n'est question en Béarn ni des cours d'amour, ni des académies du gay savoir, ni de toutes ces institutions de poésie qui toutes illustrèrent nos voisins du Languedoc. On ne voit pas qu'un poète béarnais ait inscrit son nom parmi les pléiades poétiques du XI^e et du XIII^e siècle, dont on peut lire les écrits dans les riches recueils, dépositaires de la science littéraire du moyen-âge. »

Et après cet aveu attristé, M. Mazure (1) semble croire que la littérature béarnaise n'a guère existé jusqu'à Despouyrin. Son opinion a été trop souvent suivie. Cette esquisse démontrera que le Béarn peut prétendre à une place dans l'histoire littéraire du Midi.

I. — PREMIERS TEXTES

Les *Fors de Béarn* méritent la première mention. « Nous avons heureusement conservé, dit Léon Cadier, un monument de la plus haute importance, qui nous révèle l'état du Béarn, la condition des personnes et des terres, l'administration de ce pays, non seulement au XIII^e siècle, date de la rédaction

(1) Mazure. *Histoire du Béarn et du Pays Basque*. Pau, Vignancour, 1839, in-8°, Liv. II, ch. IV, p. 441, ch. V, p. 460. M. Bascle de Lagrèze a écrit un *Essai sur la langue et la littérature du Béarn*, Bordeaux, Gounouilhou, 1856, in-8°, 86 p., qui, malgré son insuffisance, est ce que nous avons de plus complet. Dans son étude sur *Les Chants du Béarn et de la Bigorre*. Tarbes, Telmon, 1861, in-8° 66 p., M. F. Couaraze de Laa a traité surtout des chants et des poètes de la vallée d'Ossau, travail repris et étendu aux poètes de l'arrondissement d'Oloron dans une série d'articles intitulés *Causeries Félibréennes* et parus dans le journal *L'Echo d'Oloron*, n^o du 7 avril au 25 août 1905. L'auteur qui signe *Un Félibre* est M. l'abbé J.-B. Laborde. La notice mise par Vignancour en tête des recueils dont il sera parlé au cours de ce travail est utile à consulter, et on lira avec plaisir une étude très littéraire *La Poésie Béarnaise*, discours prononcé à la distribution des prix du Lycée de Pau, en 1849, par M. Moet et publiée dans la *Revue d'Aquitaine*, t. VI (1862), p. 432.

qui nous est parvenue, mais du XI^e au XV^e siècle (1). » Ces fors ont été publiés en 1842 par MM. Mazure et Hatoulet : On peut les considérer, a dit M. Paul Meyer, d'après la copie transcrite, « comme représentant l'état du Béarnais au XV^e siècle », mais ils reproduisent en partie ou confirment des chartes remontant au XI^e et au XII^e siècles.

Le début du *For général* raconte les origines de nos vicomtes : c'est une page historique que les éditions des Fors du XVI^e et du XVII^e siècles reproduiront. On y trouve aussi des récits comme l'incursion des Ossalois dans le Pont-Long, texte souvent cité dans nos annales. Le préambule du For d'Oloron constitue la charte de peuplement de cette ville.

II. — QUATORZIEME SIECLE.

Gaston X, père de Gaston-Febus, fut un lettré qui gagna probablement la violette aux Jeux floraux de Toulouse, comme l'a pensé M. Milà. Pour lui fut composé l'*Elucidari de las proprietatz de totas res naturals*, traduction de l'ouvrage latin de Barthélemy de Glanville, à laquelle sert d'introduction un poème allégorique dont l'auteur est ignoré, mais où le vicomte, mis en scène, parle en son nom. L'exemplaire conservé à la Bibliothèque Sainte-Geneviève est revêtu des armes de la maison de Foix et orné de la poétique devise « J'ay belle dame » qui fut celle de Jean I^{er}, comte de Foix. Gaston mourut en 1343.

Gaston XI, dit Febus, hérita de ce père le goût des lettres. Son château de Moncade offrait une large hospitalité aux troubadours et historiens. Il « était, dit Froissart, grand clerc en fait de lettres, s'y connaissant et faisant lui-même des vers. » Mais ses œuvres sont écrites en français et, s'il se montra bon prosateur, il fut un rimeur médiocre. Il existe de lui quelques lettres béarnaises, enfin une tradition controuvée, qu'on ne discute même plus, lui attribue la douce chanson mélancolique, si populaire dans la région, *Aquères mountines*, qui se redit en bien des provinces.

Cependant Gaston entretenait commerce littéraire avec les troubadours, tel cet Honoré Bonet, prieur de Selonnet en Provence, auteur du livre célèbre alors, appelé l'*Ordre des Batailles*, qui lui adressait une curieuse épître entremêlée de vers. Febus devait bien répondre dans son idiome natal.

Pour la première fois un « troubadour » nous est révélé, en Béarn, par le recensement des rôles de l'armée vicomtale en 1376. Le « trobador » Arnaud d'Antin est mentionné à Salies, sans que nous connaissions de lui autre chose que son nom.

Sous le titre de « Songe de Gaston-Phœbus », M. Bascle de Lagrèze a publié un récit en langue béarnaise extrait du cartulaire des archives municipales de Pau.

Un manuscrit de la Bibliothèque Nationale (Nouv. Acquisit. françaises, 6.657), contient une chronique, un peu sèche, des événements écoulés entre 1308 et 1321, édité en 1902 par M. Henri Courteault. Le texte, qui est du XV^e siècle, reproduit une copie du XIV^e.

(1) *Les Etats de Béarn*. Paris, Imprimerie Nationale, 1888, in-8°, p. III.

III. — QUINZIEME SIECLE

En 1418 paraissait un ouvrage dont la mention a été conservée par Catel (*Mémoires de l'Histoire du Languedoc* 1533, p. 699) : « J'ay chez moy, dit cet historien, un ancien livre « gascon escrit à la main en parchemin, composé par Frère « Arnaud de Labat, maistre en théologie, de l'ordre de Saint- « François, qui est intitulé : *De l'escut de l'Hostal de Foix et « de Béarn* ; c'est-à-dire armoiries de Foix et de Béarn, le- « quel il dédie audit sieur vicomte, et lui donne ces titres, « *al noble et poderous Seignour Mossen Ioan Comte de Foix,* « *Vicomte de Bearn de Marsa, et de Cabarda et de Castelbon,* « au commencement duquel il dit qu'il a eu soin de l'âme, et « manié la conscience de son père Archambaud, comte de « Foix et qu'à présent il manie celle de sa mère Madame « Ysabeau. Cette Epistre est datée de Morlas, au couvent des « Frères Mineurs en l'an mille quatre cens dix-huit. »

Peu d'années après nous trouvons les *Récits d'histoire sainte*, édités en 1876 et 1877 par MM. Lespy et Raymond d'après un manuscrit dont ils ont fait don à la Bibliothèque Nationale. Le manuscrit primitif a dû être composé à une époque antérieure à la seconde moitié du xiv^e siècle « sinon dans les années qui précédèrent, au moins dans celles qui, plus rapprochées qu'éloignées, suivirent 1318. » Le manuscrit utilisé pour la publication « n'a pas été fait après 1425 ; il est contemporain de la copie des *Fors de Béarn*, conservée aux archives des Basses-Pyrénées » qui a été utilisée par MM. Mazure et Hatoulet.

Au témoignage des éditeurs : « Les *Récits* béarnais ne méritent peut-être d'occuper qu'une bien modeste place dans l'histoire de la littérature romane », mais jusqu'alors « en fait de prose béarnaise des siècles passés, on ne possédait que des articles de loi, des actes notariés, des règlements d'administration fiscale sous Gaston-Phœbus... » Or, dans ces récits, notre idiome a reçu des emplois plus divers ; il s'y montre avec un vocabulaire plus abondant et plus varié ; les expressions y sont débarrassées de la sécheresse des formules ; vives, imagées, elles se prêtent aux tours les plus flexibles : il y a là un style dont nous n'avons eu encore aucun exemple en béarnais. »

Un autre religieux cordelier du couvent de Morlâas « nourri » auprès de René II, cardinal de Foix, Miegéville (*Mediavilla*), vivant dans la seconde moitié du siècle, écrit une histoire des comtes de Foix « en sa langue originelle, vulgaire, béarnaise, barbare, rude et mal polie », au jugement de Guillaume de La Perrière dans la préface des *Annales de Foix*. Ce texte a été publié par MM. Pasquier et H. Courteault d'après une copie du xvi^e siècle. « A Michel du Bernis, « disent les éditeurs, il a emprunté les parties rimées qui précèdent chaque biographie, en les remaniant parfois assez maladroitement ; à partir de Gaston-Phœbus, du Bernis ne donnant plus de vers, il faut considérer comme l'œuvre originale de Miegéville ceux qui se rapportent aux comtes qui ont suivi. » Il est difficile de reconnaître dans la langue de l'auteur notre ancien béarnais.

Un Béarnais, peut-être François de Morlaàs (*Frances de Morlas, Franciscus de Morlanis*), remportait successivement aux Jeux floraux de Toulouse le souci pour une *Dansa de Nostra-Dona* (1466), la violette pour la *Canso de Nostra-Dona* (1468), l'églantine pour un sirvente (1471) et un prix extraordinaire dans les conditions suivantes.

Mathieu d'Artiguelouve, Béarnais — neveu de Barthélemy d'Artiguelouve, *nobilis bencarnensis*, — avait été élu évêque de Pamiers en remplacement de son oncle, mort en 1469 : ce choix fut confirmé par le métropolitain, mais le pape se prononça en faveur d'un autre candidat et Mathieu attendra l'année 1506 pour succéder à ceux qui lui étaient préférés.

En août 1469 Mathieu d'Artiguelouve, chancelier des Jeux floraux, donnait donc citation, en langue romane, aux compositeurs. La pensée à interpréter était : « au cœur me frappe la poire d'angoisse. » François de Morlaàs obtint le prix. Le savant docteur Noulet s'est donné bien du mal pour expliquer que le chancelier avait voulu mettre en matière poétique les déboires qui lui étaient survenus pour avoir pris parti contre Catherine de Navarre, à la mort de François-Febus (1483), en faveur de Jean de Foix, vicomte de Narbonne. Il y a là une inadvertance et le rapprochement des dates suffit pour éliminer la conjecture.

Les inventaires seigneuriaux mentionnent certains ouvrages « en catalan ou en gascon » : *La Flo deus Sanctz, la Chronique del comte de Foix, les Chroniques du comte Gaston* qui étaient peut-être écrits en langue béarnaise. Toute hypothèse est vaine. Ils ont aussi disparu *Los Ebangelis, La Vie de Jesu-Christ* en béarnais. Nos vicomtes possédaient ces œuvres dans leurs « librairies » à côté de nombreux ouvrages en langue d'oïl qui témoignent de leur goût pour les lettres.

IV. — SEIZIÈME SIÈCLE

Avec le xvi^e siècle le Béarn va se franciser. La cour polie et lettrée de la Marguerite des Marguerites se montrait accueillante aux poètes de France fuyant les censures de la Sorbonne et, sous les ombrages de la Plante de Pau, au travers des méandres onduleux du parc du château se murmuraient bien des vers français. Mais proche des grands noms du Parnasse d'oïl, les chanteurs du Midi ne dédaignaient pas de se faire entendre. Augier Gaillard, le *Roudié* de Rabastens, écrit ses vers rudes ; Pierre de Garros de Lectoure, magistrat au Conseil de Pau, module ses *Eglogues* et interprète en langue vulgaire les psaumes sacrés (1565).

A en croire la légende, Jeanne d'Albret aurait chanté en béarnais un air devenu populaire en invoquant *Nouste-Dame dou cap dou pount pour la naissance dou Nouste Henrié*.

Le catéchisme de Merlin était imprimé, en béarnais, à Limoges, en 1563, avec diverses autres prières. Dans ses remontrances à Catherine de Médicis, Blaise de Monluc se plaint que la reine de Navarre « fait faire imprimer en Béarn « des catéchismes et nouveaulx testaments en espagnol, en « basque et en bearnoys. »

Nous venons enfin au premier grand nom et à la première

belle œuvre de notre littérature. Arnaud de Salettes, — fils naturel de Jean de Salettes, premier président en la Chambre des Comptes et au Conseil souverain de Béarn, — élève de l'Université d'Orthez, aumônier de Jeanne d'Albret, pasteur à Lembeye (1575) et à Serres Sainte-Marie, avait été chargé par la reine, dès 1578, de mettre en idiome béarnais les *Psaumes* de David. Il fallait que le peuple pût prier Dieu dans sa langue originelle et l'un des auteurs des pièces liminaires, G. de Casenave, s'écrie justement :

Lauda Diu, Poble, en ton lengoadge :
Laudaü haut et publicamen,
Ara que per aquest ouvrage
Saletta t'en da l'argumen :

Le volume imprimé à Orthez par Rabier (1583) a été réédité à Pau pour les deux premiers tiers par M. l'abbé Bidache (1878-1880) qui a pu dire : pour tout Béarnais « ce recueil est « un riche trésor de la langue et un des plus purs et complets « joyaux de sa littérature. » L'ampleur des accents du Roi-Prophète n'a pas été amoindrie en passant dans le mâle et nerveux langage béarnais, littéraire, souple, serrant de près le texte hébreu sans que la vigueur exclue la grâce. Et, sans contester, je donne à Salettes la préférence sur Garros que je trouve trop souvent mou, sec, et flottant.

La controverse absorbe trop activement les esprits pour leur permettre le culte paisible des lettres. Mais parmi les ouvrages de polémique religieuse qui abondaient, généralement écrits en français, on trouve, parfois, quelques échappées poétiques. Paul de Lescun, d'Argagnon (1576-1622), le célèbre agitateur protestant, laissait jaillir de son âme des strophes béarnaises où il exhale la douleur que lui causait l'atteinte portée à sa plus chère affection.

V. — DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Ce fut un grave événement quand, à son voyage en Béarn, Louis XIII fonda le Parlement de Pau (20 octobre 1620) et décida, plus tard, que le langage béarnais serait banni du Palais. Un avocat réputé, Arnaud de Bordenave, auquel échut l'honneur de prononcer la première harangue en langue française (3 septembre 1625), exprima les regrets du barreau en ces termes : « Avant ces unions [de la province à « la France] le Béarn ne cognoissoit autre langue que celle « du pays. C'étoit en cette langue que tous actes étoient « conçus dans ces compagnies souveraines, et c'étoit en cette « langue que l'on rendoit et demandoit justice. L'usage, du « reste, qui en étoit si universel, l'avoit tellement polie et « cultivée, surtout dans le palais, que j'ose dire avec liberté « qu'après la langue purement françoise, il n'y a pas aucun « d'entre tous les idiomes du royaume qui lui fût compa- « rable en la propriété de ses termes très significatifs, en la « brieveté de la phrase, en la bonté de l'accent, et en plusieurs « autres agrémens qui peuvent donner de l'estime à un « langage. Nous l'estimions aussi fort religieusement ; nous

« y étions même si fort attachés par affection, que la seule « pensée de l'abolir ou changer étoit odieuse. » Scaliger, à la vérité, nous avoue sans détour qu'il eut peine à contenir son rire en entendant les avocats de Pau, tout en reconnaissant que « les Béarnais parlent le gascon dans le plus haut « degré de perfection et de pureté. » Le barreau palois étoit fier de ce souvenir, car le réputé commentateur de notre ancien droit, David Labourt, reproduit ce passage, sans citer Bordeneuve, et croit devoir y ajouter ces mots qu'on prêtait à Henri IV : *B'ira mau dous Biarnes, qoan calera que parlin frances.*

Notre Anthologie provinciale conserve précieusement deux sonnets attribués à Jacques de Gassion, père du maréchal, président au Parlement de Navarre (mort en 1631) et à Jacob de Gassion, médecin, frère consanguin de Jacques (1578-1635).

Qoan lou printemps en raube pingourlade est la traduction du sonnet de ce délicieux humaniste de la Renaissance que fut le cardinal Bembo. Ronsard, Baif avaient essayé, sans y réussir, de le faire passer dans le français. Mais chez Gassion le charme de la langue amenuecée, la grâce et jusqu'au concetti final, tout contribue à provoquer l'admiration justifiée des lettrés. Le thème est simple. Gassion chante la légèreté du chevreuil pyrénéen qui, au gai printemps, sautille par bonds et craignant peu la meute se mire dans l'eau argentée jusqu'au moment fatal où un coup d'arquebuse l'étend mort. Ainsi vivait tranquille, sans souci, celui à qui un œil velouté causa une grande plaie.

Qoan Rabourit la noeyt roundeye, autre sonnet du même auteur, est à louer comme expression et pureté de langue.

Dans les feuillets liminaires de l'*Histoire des comtes de Foix...* (1629); d'Olhagaray, se trouve un sonnet qu'on attribue à Jacob de Gassion, parce qu'il est signé *I. G. Bearnes ton loyau amic*. Jacob de Gassion a, en effet, signé de ces initiales diverses pièces françaises et je crois aussi qu'on peut lui attribuer les deux sonnets béarnais cités, car il paraît être le seul membre de sa famille qui ait écrit des vers.

Jean-Henri de Fondeville, né vers 1633 à Lesca, avocat au Parlement. *poeta facundus* mentionne une inscription funéraire, mort le 22 octobre 1705, est le plus complet des poètes béarnais tant il semble raisonnable de le reconnaître comme l'auteur des poèmes publiés sous son nom de famille.

On lui doit cette facétie gaie et réjouissante, où les traits de satire et d'esprit sont répandus à profusion, qu'on appelle la *Pastorale* du paysan cherchant un métier pour son fils sans en trouver à son gré. Quels succès elle obtenait sur nos places publiques jusqu'au milieu du XIX^e siècle ! L'auteur, qui devoit se plaire à la lecture des œuvres de Molière fraîchement écloses, critique les classes de la société *castigat ridendo*. Désireux de donner un état à son fils, certain paysan cite à comparaître devant lui un homme de loi, un médecin, un maître d'armes et un apothicaire. Chacun à son tour dans un français pédantesque, le dernier dans un patois francisé, de célébrer sa profession en traitant le paysan de haut. Narquois, ironique, — *trufec* est un mot expressif — le bonhomme les écoute, leur montre les mauvais côtés de leurs métiers et les bafoue

en les ridiculisant. Il y a là une suite de quiproquos joyeux et burlesques aussi, des tirades d'une gaité parfois exagérée, voire des jeux de mots grossiers. Mais que de traits de comédie ! Tel celui d'un valet spirituel et osé comme sera Frontin, qui amenant le maître d'armes ne peut se tenir de dire : « A lui seul il vaut mieux que tous les autres, car il les traite tous de coquins et de marauds. »

Si la *Pastorale* s'attaque aux professions libérales, la *Nouvelle Pastorale*, qui paraît être du même auteur, critique les arts manuels. Les enfants de Jacob défilent devant leur père qui veut leur donner un métier. Chacun, après la critique des professions proposées par le chef de famille, choisit l'état de berger.

On comprend ce jugement du grand Bordeu sur l'auteur : « Il fit en béarnais des comédies non moins vives que celles de Molière sur la médecine ou les mauvais médecins. »

Fils de ministre converti, filleul d'un évêque, neveu d'un religieux et frère d'un prêtre, comme le rappellent MM. Barthéty et Soulice, Fondeville devait se mêler aux controverses religieuses, fort actives en Béarn à son époque. Ce lui fut l'occasion d'écrire le poème intitulé *Calvinisme en Béarn divisat en seys eglogues*, essai de justification de la Révocation de l'Edit de Nantes. Pour frapper les esprits il adopte la forme du dialogue entre bourgeois et un paysan. Trois personnages paraissent en scène : Routgé, le principal, raconte les faits, Menjou, et Peyrot sont les auditeurs, l'un burlesque, l'autre sensé. C'est de la polémique religieuse et Fondeville narre, par le menu, la guerre faite par la reine Jeanne aux catholiques.

Le poème est une œuvre importante au double point de vue historique et littéraire. Il constitue l'œuvre didactique en béarnais la plus considérable, 2622 vers ! Il est écrit en hexamètres, dans une langue pure, pleine et ferme. Un morceau de poésie descriptive (vers 1473 et sq.) caractérisera nettement le style de l'auteur et montrera l'aisance avec laquelle il plie notre idiome aux nécessités métriques.

L'œuvre de Fondeville ne nous est pas connue entièrement, car nos écrivains gardaient leurs manuscrits à l'abri des indiscrets. On lui attribue une pastorale en trois actes motivée par l'érection de la statue de Louis XIV à Pau. Qui dit pastorale, en Béarn, signifie critique par un étrange abus de mots : en voici bien la preuve. Les Béarnais demandaient une statue de leur Henri pour en honorer une ville. Le grand Roi d'envoyer la sienne qui se dressa sur une place de Pau. Et Fondeville de critiquer cette substitution en célébrant... les vicomtes de Béarn et le Béarnais. Un proverbe béarnais prétend qu'au jeu de finesse nos compatriotes ne craignent qui que ce soit ; on en eut la preuve dans cette inscription dont s'orna un jour le piédestal de la statue de Louis XIV : « Ici est le petit-fils de notre grand Henri ! »

VI. — DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Il s'était créé une poésie bucolique, fausse, conventionnelle, imitée des églogues de Théocrite ou de Virgile et la vie pas-

torale n'était, en réalité, que prétexte à masquer des sentiments dont l'origine est tout autre. Ronsard, Marot au xvi^e siècle, Racan, Segrais, d'Urfé au xvii^e se complaisaient aux bergeries. « L'illusion, écrivait Fontenelle, et en même temps « l'agrément des bergeries consiste donc à n'offrir aux yeux « que la tranquillité de la vie pastorale, dont on dissimule la « bassesse ; on en laisse voir la simplicité, mais on en cache « la misère, et je ne comprends pas pourquoi Théocrite s'est « plu à nous en montrer si souvent et la misère et la basse- « sse. » Ce jugement sur Théocrite est injuste, car être un réaliste ne l'empêcha pas d'être un idéaliste, un poète délicat.

Sous l'influence des salons parlementaires de Pau le genre prit faveur en Béarn et il nous faut parler maintenant d'un homme dont le nom vivra longtemps, de Cyprien Despourrin né à Accous et qui habita longtemps la Bigorre (1693-1759). Généreusement il éparpilla à tout vent des chansons qui, conservées par la tradition, ont été recueillies au xix^e siècle. *Là-haut sus las montagnes* se rédit dans tout le Sud-Ouest ; c'est notre chant national avec son ton de mélodie grave et majestueuse, avec ce mélange attendrissant de tristesse, d'amertume et d'amour. *De la plus charmante anesquette*, si gracieux, rivalisé presque avec cet air ; *Au mounde nou y ha nad paestou* peut être cité ensuite.

L'amour, tel est le thème — éternel — que Despourrin chante avec ses chagrins, ses tristesses, plutôt qu'avec ses joies et ses sourires : et ce thème, il le varie avec des oppositions de caractère accentuées. Ainsi deux bergers se lamentent sur leur sort, mais combien diversement, l'un voyant sa bergère l'abandonner, l'autre délaissant la sienne. De ces deux bergers partant pour le régiment des Bandes Béarnaises, celui-ci est tout à la douleur de quitter son amie et pense puérilement que lui sera réservée la satisfaction de lui écrire ; celui-là, bien au contraire, se fait une joie de tromper sa douleur, tant a de charmes le métier militaire.

Mais tout cela est factice, convenu, guindé, sans couleur locale, traits de mœurs, de coutumes ou autres : on dirait les bergers d'opéra que Boucher mettait alors à la mode. Aussi a-t-on pu reprocher au poète de développer ses pensées prétentieuses à l'aide de métaphores forcées, d'user à l'excès des réminiscences mythologiques et de poétiser sans mesure les portraits de ses bergères.

Quel idéal avait-on alors de la poésie pastorale ? Fontenelle nous renseignera qui, dix ans avant la naissance de Despourrin, publiait son *Discours sur la nature de l'églogue* : « Entre « la grossièreté ordinaire des bergers de Théocrite — (avec « mauvais goût il reprend cette idée) — et le trop d'esprit de « la plupart de nos bergers modernes, il y a un milieu à « tenir, mais loin qu'il soit aisé à prendre dans l'exécution, « il n'est seulement pas aisé à marquer dans la théorie. Il « faut que les bergers aient de l'esprit et de l'esprit fin et « galant, ils ne plairaient pas sans cela ; il faut qu'ils n'en « aient que jusqu'à un certain point, autrement ils ne seraient « pas des bergers. » Or ce « certain point » Fontenelle, malgré qu'il en ait, nous paraît l'avoir dépassé et Despourrin, s'il n'a pas su donner aux bergers béarnais la rusticité idyllique des

pâtres siciliens a su éviter du moins d'en faire des hommes du monde. Ses bergères sont trop Glycère et Philis. L'allégorie paraît trop compassée. Enfin la passion raisonne-t-elle avec pareil calme d'esprit? Le défaut de ces compositions réside dans ce qu'elles sont trop modelées sur le même type. Xavier Marmier l'a observé avec justesse : « Prise isolément chacune de ces chansons forme un tableau gracieux. Mais si « on les réunit, on sent que le même thème, les mêmes idées « reviennent trop souvent, et cette mélancolie de l'amour, qui « d'abord nous séduit, devient à la fin monotone. »

La part faite à la critique on peut convenir que l'idée chez Despourrin est gracieuse, pittoresque, effet auquel ne sont pas étrangers les mots menus, les diminutifs pleins de charme. Les expressions rendent les sentiments mélancoliques avec une certaine naïveté de la langue qui n'est pas châtiée.

Les chansons de Despourrin furent populaires dans la région à ce point — le fait est plaisant — que les bons chapelains de Notre-Dame de Betharram, regrettant de ne les pouvoir redire en béarnais, s'avisèrent de les tourner en latin, à preuve le *Pastrix virgo lacrymosa*, traduction de *Bère bergère tout en plous*. A la prière de Mme de Pompadour, le célèbre Jéliote déridait Louis XV en faisant retentir les lambris du château de Versailles du *De cap a tu souy Mariou*.

Si Despourrin célébrait l'amour sur des airs graves, nobles, voici, par antithèse, un prêtre d'heureux caractère qui veut entendre chanter les cantiques sur des modes gais. Henri d'Andichon (1712-1777), archiprêtre de Lembeye, nous apparaît comme un personnage aimable. Il était hardi chasseur et a écrit en vers français *La chasse aux palombes*. Il fit imprimer à Toulouse des *Noëls choisis* et s'exprime ainsi dans sa préface : « Loin d'ici tout chant lugubre et languissant. Les airs les plus gais m'ont paru les plus convenables. La diversité plaît, chacun a son goût : on peut sur ce « point être satisfait : on trouvera ici de quoi se satisfaire, « puisqu'on aura l'agrément de chanter plusieurs noëls, « chacun sur sept ou huit airs différens. Ainsi, mon noël des « *Sauts Basques* me fait plus de plaisir que les autres parce « que l'air varie à chaque strophe. » Qu'on ne s'étonne point. Les cantiques, au XVIII^e siècle, se chantaient généralement sur des airs profanes. A ouvrir *La Fleur choisie des Noëls nouveaux françois et gascons* (Bayonne, Fauvet juin 1817), reproduction de recueils précédents, on voit comme airs notés : « Biribi, du Traquenart, de Joconde. O gué lan la, charmante Gabrielle, Je ne sais si je suis ivre, Aquères Mountagnes, Vertugué M. le Curé, Rebeillatz-bous maynades, L'amou n'ey que troumperie. » Il en était de même en Provence.

Voici les noëls de d'Andichon les plus connus : *Lou Meste dous anyes, Qu'hahetz dit troupe fidèle, Celebrem la nechençe*. enfin celui qui se chantait, à la veillée de Noël, dans la chaumière comme dans la maison bourgeoise, que nos grands-parents murmuraient à nos oreilles, *Un Dieu vous appelle*. L'ange annonce aux pasteurs la grande nouvelle sur un air d'allégresse, en français, étant donné sa condition. Un

pasteur répond, en béarnais, sur un ton grave *Lechem droumi*. Le dialogue se poursuit sur ces deux modes jusqu'au moment où l'ange triomphe des résistances. Ce Noël rappelle le *Dialogue d'un ange et de deux diables*, de Saboly. C'est un décalque de ces processions pittoresques, un tantinet satiriques, des pèlerins allant à Bethléem que les Noël de Troyes avaient mises à la mode.

Le béarnais de d'Andichon est trop souvent francisé.

Théophile de Bordeu, né à Izeste (1722-1776) est le grand médecin du XVIII^e siècle à qui la science moderne fait honneur d'avoir prévu plusieurs des découvertes récentes. A Paris, Bordeu conservait, ardent, l'amour de la langue et du sol natal. Il a écrit une petite chanson en vers de six pieds : *Pay, may, ray e sourines* pour célébrer l'objet inconnu de ses amours et un morceau étendu : *Houmatye aus Truquetaulès de la Balée (d'Ossau)*. Les *Truquetaulès* sont ces hommes inutiles, désœuvrés, qui fréquentent les marchés où ils frappent de trop (*truca*) les tables (*taule*) des tavernes. Bordeu les avait en horreur et, dans ce poème au ton plaisant, démontre que le premier *truquetaulè* fut Adam qui, s'il n'eût été un sot ou un malapris, n'aurait point laissé sa femme coqueter avec le serpent sous le pommier fatal. Bordeu a du nombre, de la facilité, de l'enjouement et l'hexamètre donné de la noblesse à ce récit joyeux.

Le traducteur d'Homère, l'auteur de *Joseph*, Paul-Jérémie Bifaubé (1732-1808), membre de l'Institut, possesseur du château de Rébénac, passe pour auteur de plusieurs chansons dans le genre de celles de d'Espourrin. *Pastourelete d'aguere ombrete*, *Per acère castagnère*, *Moun cô tu b'has pres en gatge* sont écrites dans une langue pure avec un sentiment tendre et ému. Mais sont-elles bien de lui et ne conviendrait-il pas de les attribuer de préférence à l'abbé Bitaubé, curé de Rébénac qui, au XVIII^e siècle, rima avec abondance ?

Avocat brouillon, écrivain polygraphe, grand-père de Louis Bouilhet, l'ami de Flaubert, Pierre Hourcastremé, de Navarrenx (1742-1815), a laissé diverses poésies en béarnais : *Rupture*, *o Fabourits d'Apollon*, *Ode anacréontique*, *Idylle*, *Eglogue*. *Bebe u drinou* est poétique, doux, et l'auteur se plaisait à le chanter. L'air de *Jean de Bigorre* est entraînant : on l'a attribué à Despourrin. — Il y a, en général, trop de convenu dans la facture et dans les idées de Hourcastremé, trop de mythologie et il ne sait pas farder agréablement comme le poète d'Accous. Sa langue est peu châtiée. On lui doit cependant la traduction de trois fables de La Fontaine *La Cigale et l'Arroumigue*, *Lou Courbach e lou Renard*, *lou Hasé e lou Renard*, originales, colorées, pleines de verve et de vie.

Un autre avocat, Nicolas Cazalet (1743-1817), mort conseiller à la Cour de Pau, a publié des œuvres poétiques en français. Une *Allegourie*, en l'honneur de la famille de Gramont, est écrite dans un béarnais très pur : un abus exagéré de la mythologie la dépare. *La Carte à Théophile de Bordeu*, sur sa mort, est d'un sentiment noble et d'une langue châtiée.

A Cazaux, procureur-général au Parlement de Navarre, on

peut apparemment attribuer de courtes compositions qui visaient à faire passer dans notre idiome le charme de gracieuses poésies antiques. Telles sont la célèbre *Ode a Benus* librement traduite d'Horace, par qui elle remonte à Sapho et dont s'inspirèrent souvent les humanistes à la suite d'Andrea Navagero ; l'idylle de Moschus *Bère langou timide en moun cô se passeye*. Les diminutifs béarnais précieux, amenés, produisent un effet délicat dans ces pièces que déparent parfois des gallicismes.

De Mesplès, avocat-général au Parlement de Navarre, passe pour auteur de quelques pièces dans le genre de Despourrin. Ses regrets à une belle (*N-has bergougne Lisette*), les charmes de celle qui le console (*Yamey you nou beyrey*) sont de la même manière. Dans *Dus pastous à l'oumbrete* deux pasteurs célèbrent l'immortelle, symbole de fidélité. La plus connue, *Au mounâe nou y ha nat pastou*, mérite que nos chanteurs la redisent longtemps.

Molière avait écrit le *Bourgeois gentilhomme* pour ridiculiser les gros paysans enrichis et affublés de titres dont chacun rit en les convoitant jalousement. L'abbé de Saint-Sever, Bosquet, publiait la *Hugue des faux nobles* en vue de flageller les hobereaux landais de mince extraction. En Béarn, l'abbé Puyoo, — ce nom est un pseudonyme — s'attaqua aux familles béarnaises dans un poème ayant pour titre *Lous Gentius de Bearn* ou *lou Rèbe de l'abé Puyoo* pour rechercher et décrire avec malignité leurs origines et leurs titres. L'auteur voit en rêve la vérité qu'il interroge et qui lui conte maints détails malicieux et désobligeants. Le début est un chef-d'œuvre inspiré par un souvenir du *Lutrin*.

Citons enfin une facétie dont on trouve — pour le faire court — les similaires en Gascogne, dans l'abbé Fabre, dans le curé de Cucugnan : *Lou Sermou dou curé de Bideren*. Ce prêtre est un curé à la Rabelais : il en a l'esprit salé, le propos libre, il mélange plaisamment le latin, le béarnais et le français. Serait-il téméraire de croire que ces sermons ont été inspirés par le souvenir du curé de Pierrebuffière dont Henri Estienne nous égaie dans l'*Apologie pour Hérodote* ?

PASTORALES. Il est un genre béarnais sur lequel on a donné peu de renseignements. Et cependant les *pastorales* ou *tragédies*, représentations populaires fort suivies au Béarn, ont toujours eu grand succès. Fondeville, on se le rappelle, passe pour l'auteur de trois pastorales. D'Andichon cite un Noël à chanter sur l'air de la pastorale d'Artigueloutan. Il a été publié à Limoges, au XVIII^e siècle, une *Pastorale ou intermède contre les huguenots*, pièce nouvelle en un acte, du sieur Lenfant, partie en vers béarnais, partie en vers français, dont l'action se déroule dans la région d'Orthez.

Souvent des poètes locaux mettaient en vers l'infortune d'un mari, les travers d'une personne ou les événements locaux (*pastorale*). Le mari qui laissait gouverner la maison par sa femme était tourné en ridicule (*asouade*), couplets et refrains allaient leur train avec accompagnement de musique et les instruments de cuisine, poêles et chaudrons, avaient un rôle principal. Aussi le Parlement intervint pour défen-

dre, sous des peines sévères, la représentation des fêtes « baladoires » destinées à représenter des scènes de la vie réelle en injuriant les personnes : *escarni* est notre mot béarnais significatif.

De ces pièces *Charpic ou lou marit yelous*, qui ne dut pas son apparition à des circonstances spéciales, a survécu. Pierre Bergeras, né à Salies en 1738, avocat au Parlement de Paris, député du Béarn à l'assemblée législative et aux Cinq Cents, en est l'auteur. *Charpic* est de la vraie lignée gauloise. Un bon Salisien, à la morale pratique fort accommodante, a fait sur son malheur conjugal les sages réflexions de Sgaranelle :

Quel mal cela fait-il ? La jambe en devient-elle
Plus tortue après tout, et la taille moins belle ?

La langue est très pure, le vocabulaire riche, le vers bien frappé, mais il y a du sel en quantité, et du bon et du fin, comme on en doit avoir à Salies. La pointe perce, malicieuse, sous l'expression savoureuse à souhait, gaie et vivante. L'esprit en est trop léger pour être pleinement apprécié de la foule comme l'ont prouvé les représentations données récemment.

VII. — DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

I. — LES PRÉCURSEURS DE LA RENAISSANCE

Le premier nom qui se présente est celui d'un père-cultivateur. Laurent Arribère-Gramon, d'IZESTE (1798-1870) a composé des chansons pastorales et des chants d'accueil matrimoniaux (*arcoilhence*). Plus ici de pasteur lettré et dolent, mais un pasteur pour de vrai, un pasteur de Sicile, qui ne dédaigne point de conter maints détails de la vie pastorale. — Les chants de bienvenue à la mariée dans la maison où elle va « seigneurier » sont des improvisations aimables. Et de vrai, fut-il poète ce pasteur ? Ce serait beaucoup dire car les règles de la poésie sont souvent violées, l'idée est souvent banale, l'expression grossière. Mais il importe d'observer que les paroles étaient écrites pour devenir des chansons qui ont encore grand succès en Ossau.

Vincent de Bataille-Furé, de Pontacq (1799-1872) a promu la poésie béarnaise en triomphatrice dans maints concours du Midi, *Lo Capère de Betharram*, couronné en 1839 par la Société archéologique de Béziers, conte la légende du vieux sanctuaire béarnais. La description du Gave est majestueuse :

Goan lou Gabe, en bramant, dits adiu à las pènes
Y s'abance, à pinnets, à trubès boscx e prats,
Que diseren que cragn de rencountra cadènes
Sus bords de mille fious oundrats.

La Mourt de Rouland est un chant épique, de haute envolée. Un chant est dédié *A la glori de Pierre-Paul Riquet, creatou deu canal de las dues mas* où se retrouve cet éloge de notre langue :

Coum la lengue Espagnole y sa so l'Italiene
Soule la Biarnese y la Languedociene
Soun heytes enta-s mesura.
De prene lou haut bol qu'u gnaute que s'abise :
Au Biarnes ta prega, t'ayma, ta benadise,
Arre que nou-s pot coumpara.

Lou balou de l'Ousse, Nouste-Dame de Buglose ne sont pas inférieures à ces œuvres. — Inspiration haute, vers large et cadencé, langue harmonieuse et souple, Vincent de Bataille réunit ces qualités. — Son fils, Guillaume de Bataille (1842-1879), emportait une médaille d'honneur à Béziers pour un poème *Las haunous de Gastou-Februs* où est contée la légende de nos Fors, les Enfants de Moncade, en des vers que n'eût pas désavoués son père.

Voici une poétesse populaire, rustique. Marie-Blanche, d'Osse (1765-1849), avait la spécialité d'improviser des *aurosts*, lamentations funèbres, nénies rythmées que des pleureuses à gages chantaient auprès de la couche funèbre. Homère ne nous montre-t-il pas Andromaque « aux bras blancs », Hécube, Hélène disant la triste mélopée devant le corps d'Hector ? Les *aurosts* béarnais louent les défunts, critiquent, accusent les vivants. Le plus ému des chants de Marie-Blanche est celui de la *Beudetie de quinze ans* dont le sentiment — si on ne connaissait nos paysans — paraîtrait trop absent puisque cette jeune veuve regrette... les biens de la maison qu'il lui faut quitter. Le plus connu déplore la fin d'une cousine de la poétesse à qui son mari préférerait une autre personne : l'épouse fut trouvée morte, certain jour, sans avoir été malade. Il y a là des imprécations véhémentes, des appels à la justice, des interjections vives, le tout en un style décousu.

Eugène Casalis, d'Orthez (1812) n'a pas désappris chez les Bassoutos qu'il évangélisait la langue du Béarn. Il a composé de petites poésies aimables dont deux noëls, non sans grâce en leur mètre un peu court.

François Destrade, d'Oloron (1824-1864), ouvrier typographe qui mena une vie errante, se faisant applaudir dans les représentations à bénéfice, publia de 1850 à 1855 diverses plaquettes, s'essayant également dans l'ode, l'idylle et le dithyrambe. *Betharram* est une improvisation non exempte de belles pensées. *Paris y Pyreneos* redit le thème banal qu'est l'antithèse entre la vie de la ville et celle des champs, avec une mélancolie doucement émue qui l'apparente aux plus nobles esprits et lui fait célébrer le bonheur d'avoir vécu auprès d'une sœur tendrement affectionnée (*A ma so*). Ses sentiments religieux se manifestent dans le poème *Diou* où, reprenant une idée souvent mise en vers, il démontre aux incrédules l'existence de Dieu par le spectacle même de la nature. Il se trouve dans cette œuvre de beaux passages, et variés, dans les descriptions de la montagne ou de la mer avec leurs spectacles mouvants. Il traduisit sur son lit de mort, le *Miserere* dans une langue pleine, majestueuse et sonore. — En résumé, Destrade a traité des lieux communs en un béarnais trop souvent inégal.

L'imprimerie Vignancour éditait, en 1849, un recueil de vingt-cinq cantiques, dont sept béarnais, composés par l'abbé Garet, de Gan (1809-1864). Quelques uns sont devenus très populaires : *B'ey aniram ta Betharram*, *Adiu de l'Esclabatye*, *De la campane deu bilatye* qui a le tour grave et ému de l'élegie. Les cantiques composés en l'honneur de la Sainte-

Vierge, *A Marie, Assoumsiou de la Bierye, Purificaciou de la Bierye*, le chant *Une visite pastorale* sont écrits dans une langue pure. Un poème en l'honneur d'Henri IV, *Gastou Febus y Agnès de Nabarro, Lou jardi biarnes*, telle est l'œuvre d'un Béarnais dont l'inspiration était douce, tempérée, riante.

Jean-Auguste Hatoulet, de Pau (1799-1868), ancien avoué et bibliothécaire de la ville, était un esprit aimable, un classique fin et lettré. Sous le pseudonyme de Sophie, il a donné à plusieurs recueils des poésies en divers genres. *A Pourette, Ba-leu ! Ba-leu ! Lou loung d'aquere ayguete, U youen pastou quittabe, Lou Pastou malhurous* décrivent de la manière de Despourrin, mais avec moins de mièvrerie, un sentiment plus délicat qui nous rappelle les petits auteurs de l'anthologie grecque dont l'*Imitatiou d'ue idylle de Bion* nous rapproche davantage. Il traduit noblement une ode de Job, se mesure avec la Fontaine dans *Lous dus Hazàs*, égaie avec *L'asou de Balaam*. Que dire encore de *Margalidet*, ce petit conte en vers, alerte, pimpant, tout sautillant, vrai joyau de notre littérature ? — Hatoulet a publié avec Mazure *Les Fors de Bearn* (1842) d'après le manuscrit 677 des Archives des Basses-Pyrénées qui est défectueux ; avec Picot les *Proverbes béarnais* (1862). Il avait donné à Vignancour pour préface de ses recueils quelques notes sur les règles grammaticales béarnaises et il laissait un essai de Dictionnaire béarnais.

D'A. Julien, de Montaut, il reste quelques poésies dans le genre bucolique. *A Edile qui habé desi de couneche la bile, Sus la berde heuguère*, une élégie aimable, imitée des Grecs sur la vie tendrement conjugale d'un petit serin.

Fabien de Laborde, de Bielle (1801-1854), appartenait à la famille des célèbres banquiers de la cour de Louis XVI. Il donnait en 1851 un recueil de *Poésies béarnaises* où, dit-il, il a voulu s'essayer à manier sa langue natale à l'imitation de Despourrin, son maître, et de Navarrot, son ami. Laborde a publié ses vers tels qu'ils étaient car, il le déclare, il importe de cultiver, d'entretenir la poésie béarnaise qui penche vers le déclin, comme les coutumes dont il fixe le souvenir dans sa chanson *Las modes d'Aussau cambiades*, et sa conclusion est : « Restons Béarn par le cœur et par le langage ! » — Chasseur, il ne saurait s'abstenir de conter ses exploits et la *Coumplainte sus l'ours Dominique* est une manière d'aurost populaire en Béarn. *Bius-Artigue* et le *Départ ta la casse de la mountagne* nous peignent la montagne. — L'influence du poète d'Accous se retrouve dans les pièces suivantes : *Lou depart dou counscrit, l'Ingrate, l'Amou y lou Papalhou, L'hurous moument, Lou Poutou, Lou départ, U poutret, Lou retour dou printemps*. La note locale gaie, et ici Navarrot l'inspire, est donnée dans la *Nouce de Bernat* avec le réalisme un peu grossier des mœurs champêtres et des traditions de mariage. *La bit deu pastou* décrit, en toute vérité, avec couleur locale, la vie du pasteur retiré, loin du monde, sur la montagne. *Las modes d'Aussau cambiades* contiennent un adieu mélancolique, attristé, aux coutumes antiques en train de disparaître, en

même temps qu'elles sont une critique des mœurs nouvelles. La langue est pure, colorée, imagée.

Narcisse Laborde, de Saint-Médard (1835-1885), juge de paix du canton d'Orthez, a vécu sur son domaine au milieu des laboureurs. Son œuvre littéraire est considérable, mais dispersée dans des journaux locaux le *Mercur*, le *Démocrate libéral* et le *Franc-Parler* d'Orthez. Sans parler des poèmes politiques où il n'était pas heureusement inspiré, Laborde a laissé de longues séries : *Auyamis e Bestiotes*, *Eshlous d'Abriu*, *Hilhotes Biarneses*, *Baylacq de Jams*, composées de suites de morceaux. Il est le poète ému, à l'âme attendrie, des choses et des personnes de la campagne. Parmi ses œuvres principales je citerai *La Cansou dou Biarn*, *Pregarie de la boune dame*, *Las dues sos*, *Lous mes grans boeus*, *Flou de la prade*, *Au mellou*, *La brousside dou dissabte sant*. Il serait aisé d'allonger cette liste. C'est toute la vie aux champs, c'est la vie des champs qu'il chante avec ses aspects, ses changements, ses personnages divers. Il le fait avec un ton contenu, une langue qui coule pure et noble. Il est un lyrique descriptif.

Sylvain Lamolère, mort en 1880, notaire à Morlaàs a composé quelques chansons dans le ton convenu où s'essaient tous les poètes au début du siècle. *Alexine*, *Lou retour de Timarette*, *Abise t'y*, *Lou bieil gouyat ou lou darré hoec*. — *La Laudette*, *Despieyt e Rebot* sont d'un sentiment ému et la note joyeuse, bachique, éclate dans *Qu'ey audit gran brounitière* et *Amigous de la tabaille*.

Daniel Lafore, d'Orthez, commerçant, puis rédacteur en chef du journal le *Démocrate Libéral*, commença par écrire quelques poésies, puis des lettres béarnaises signées du pseudonyme de Nostradamus, dont le succès a été considérable. Comme il célèbre les jeunes beautés béarnaises :

Lous ouells que soum de houec ! Lou peu coum bère sede !
La bouque... u arrousé ! Cinglantès qu'at cau bede !

Et ces poésies *La Taule dous pouraillès*, *La Louterie*, *Lou boun Diu de Magret* de vrais petits poèmes parsemés de traits de mœurs, de réparties fines ou de sous-entendus malicieux. *Lou ca dou Pandelé*, *Lou praube defun*, *La counsulte dou Poupebi* montrent une franche gaité. Pendant de longues années Daniel Lafore a donné presque chaque semaine des lettres béarnaises ou des contes en prose : puisant librement dans le fonds populaire il adaptait ses récits à la fantaisie d'un esprit fertile. Je citerai *Lou Tabar dou rey François*, *Yan Brabe*, *La Pantalouade dou casteigt de Mouncade*, *Lou Trip-pourquè*, *lou Pierroulin de danse à l'oumpre*. Daniel Lafore écrit une langue colorée, imagée, vivante : il a le trait béarnais.

Eugène Larroque (1832-1899), banquier à Orthez, a donné de l'éclat au nom de guerre, sous lequel il signait dans les journaux républicains, des lettres béarnaises d'un tour vif et piquant, d'une langue très pure « Catdet de Hourcadut de Sen-Guirouns » ! On s'accorde à reconnaître la grande influence qu'eurent les écrivains orthéziens s'adressant aux populations rurales dans leur idiome natal. Saint-Jean Tau-

ziet pourrait passer pour avoir créé le genre, dans les Landes, mais il serait facile de démontrer avec surabondance que Navarrot, candidat en son temps, ne craignait aucun quel qu'il pût être, à preuve ce mandement facétieux : *Aus tribailedous de las billos et de las campagnos. Instructiou pastourale.*

Sur le tard Eugène Larroque a lié quelques gerbes : *Noces de villages en Béarn* (1896), plus spécialement dans la région d'Orthéz où il y a des couplets gaillards : *Arrepouès, debis, per-paus biarnès* (1897), *Causes biethes d'Orthéz e coustumes desaparecudes* pour évoquer des souvenirs locaux plaisants. Je rappellerai aussi certains récits : *Cambo, Petit enterremen, Oeus de Pasque, Las Aygues de Bauré*. Larroque écrivait une langue pure, pittoresque, imagée, dans une forme malicieuse et doucement ironique.

« Un vieux médecin », c'est ainsi que le docteur Méyniel signait son poème *La nayade de la houn de Bourdeu a las Aygues-Bounes* (1811).

Antonin Montaut, d'Oloron (1842-1893), architecte, est le poète de ce sentiment de l'âme, attendri, rêveur, sentimental qu'est tour à tour l'amour (*Flous deu cô y Pausotes Garyou-ses* 1905). Il conte gaiement les coutumes locales : *Ahum*, fête spéciale en Béarn à la Noël, me paraît le morceau le plus parfait avec *Ene Jinkoa ! Marguerite apère !* où vivent vraiment des paysans au labour songeant à caser leur progéniture. *Lou prumè Orpheou dou mounde, Lou Courte d'ar-seigts* sont divertissants. Avec *U Dinnè au Hayet* l'auteur passe en revue l'invité de Cardesse. les invités d'Oloron, il peint les portraits réels des convives et ceci semblé fort de l'école de l'*Hospitalitat à Pau*, de Navarrot. En certains poèmes, Montaut reprend un thème poétique bien exploité : tout dans la nature célèbre le Seigneur, les bois, les oiseaux, et... *las daunetes*. Il y a des poésies émuës, sentimentales comme *Bounhur y Cansous*, histoire d'un nid d'oiseau, *Praube maynade*. Montaut est un lettré qui parle une langue pure.

Xavier Navarrot, d'Oloron (1799-1862), est un des noms les plus considérables de notre littérature et, tout d'abord, de dire qu'étudiant à Paris il se lia d'amitié avec Béranger, marquera sa tendance. Avec la monarchie de juillet, comme beaucoup, il espéra que se réaliserait son idéal politique et l'*Au hazagnet dou drapeu* chante le coq gaulois qui sera l'héritier de l'aiglon. Mais bientôt pris de dégoût, méprisant les *tru quetaulès* de députés, il écrit ce *Dialogue entre Moussu Matheu l'électou y Jan de Minyequoanas lou Bouhemi* qui est bien près de s'appeler un chef-d'œuvre. Navarrot paraît s'être rangé d'abord à la discipline de Despourrin. Les *Adieux à la vallée d'Aspe*, les *Adieux à la plaine de Bedous*, l'*Adiu mè dau* ont le convenü, les diminutifs, les mots mièvrès du poète d'Accous. La chanson à boire *La Bistanflute* a de la verve, de l'entrain, de l'ordonnance. Dans la *Sent-Bizens* Navarrot célèbre spirituellement la fête de Lucq où il possédait une maison de campagne. La *Sent-Pierre de Saucède*, la *Sent-Marti d'Accous* procèdent de la même manière. La fête patronale d'Estos qui se tient près du pont de l'Escou lui inspire *La Sarthoulete*, petit tableau représentant en vers vifs, sautillants, une fête rustique de village. Nous dirions aujourd'hui que c'est une vue cinématographique.

Navarrot n'est pas, en effet, le chantre du convenu. Ses poésies prennent leur fonds dans le présent, l'actuel, le vivant. Quel délicieux Téniers que l'*Estanguet*, au pont de Lescun, le village redouté, où grouille la foule bigarrée des contrebandiers, gendarmes, douaniers, bouviers, Aragonais et Béarnais ! Comme il célèbre les femmes du peuple qu'il voit à Oloron ! *Lous Pougoucots*, ces petites ouvrières matinales, espiègles et futées, à la jambe fine, au sabot clicquetant, à qui il glisse, le perfide ! un conseil gaulois ; *Las Lâeres*, ces laveuses de laine réputées pour la hardiesse et la vivacité de leurs propos à l'égal des femmes de la halle ! Comme il s'égaie dans *L'après-soupa deu presbyteri* ! *L'Hospitalitat à Pau* ! Et il sait être grave, ému, lorsqu'il s'incline devant le maître d'Accous : *A Despourrins*, lorsqu'il salue en des strophes majestueuses et sonores sa ville natale : *Bielh Aulourou, salut* !

Il a été appelé le Béranger béarnais. Comme son ami, il chante la grisette plus que la bergère, il cherche ses sujets de poésie dans ce qui l'entoure. Il a de la verve, de l'entrain, de l'esprit. Il sait peindre, donner la vie à ses tableaux et sa langue est pure, nette, à l'égal du cristal des gaves qui se rejoignent à Oloron.

M. Lespy a publié en 1868 un recueil des œuvres de Navarrot d'où il a exclu ce qui était politique ou léger. Béranger écrivait justement au poète : « Vous laisserez mémoire longue et bénie ».

Ulysse Palaa, d'Orthez (1818-1897), conducteur principal des ponts et chaussées, s'est essayé avec succès dans des traductions de fables de La Fontaine où il a su conserver le trait du fabuliste. Il a écrit diverses poésies locales inspirées par des circonstances particulières : mariages et réunions : un chœur *Mounenh* ; une légende béarnaise, *La Sentence de Pigou*. Le vers est pimpant, la pensée fine, la langue non sans quelques termes empruntés au gascon maritime.

Auguste Peyré, d'Oloron, conseiller général, continue la lignée de Navarrot. Ses œuvres ont été recueillies sous ce titre modeste : *Petites Pouesies y Cansouetes* (1901). Il s'est souvenu du maître d'Accous dans quelques chansons : *Biban ! be soum doum berouyines*, *Bey machan mau l'amou*, *U portin*, *Nouste Pau lou nabet cassedou* et sa filiation avec le Béranger béarnais se montre dans les pièces suivantes : *Lou Rouquet de Sent-Nicoulas*, *la Calle*, *la Cabèque e lou Hasà*, *las Aigues d'Augeu*, *la Heste a Legugnou* aux danseuses alertes et vives.

Deux morceaux principaux retiendront notre attention. *Sent Grat ou lou Bagnatori de Sen Cleman* est dans le ton héroï-comique du Lutrín ou de Vert-Vert. Patron antique d'Oloron, saint Grat voit, non sans dépit, arriver dans sa ville épiscopale des reliques du jeune et obscur saint Clément à qui vont toutes les faveurs. Courroucé, il demande au Père Céleste de déchaîner la tempête sur la procession triomphale de saint Clément à travers la ville : ce qui fut fait. L'exposition est merveilleusement développée avec des gradations savantes dans une langue fine et narquoise. Cette ordonnance, peut-être trop classique pour certains, les amène à préférer

L'ombre de Navarrot aus Felibres y Cigaliès récompensée du premier prix au Concours Navarrot (1890) où pétillent la verve et l'esprit béarnais. Navarrot ne se mêle-t-il pas de donner de pratiques conseils aux Félibres ?

En effeyt que hasi goan èri sus la terre ?
 Tout lou mounde qu'at sap, qu'at pouch plâ counfessa
 Badut enta la pats meyleu que ta la guerre,
 Non hasi... lou bèt tems !... qu'ayma, bebe y canta.

Que sey que hetz com jou ; que lou Boun Diu p'at tièngue
 Y si couque pegot at boulè trouba mau,
 Embiat-lou-né-tau fresc, y tustem que-p soubiengue
 Que, puch que souy au-ceu, n'ey pas peccat mourtau.

Le trait est spirituel, sans être malicieux. — *Pyreneos*, sur le mode *Mountagnes Pyrénées*, *La Créatiou de la Hemne* sont des œuvres aimables. — Peyré est un esprit fin, délicat, souriant. Il parle le béarnais pur (*natre*) d'Oloron.

Alexis Peyret, né à Serres-Castets, mort à Buenos-Ayres (1826-1902), après une vie agitée, avait composé des chansons béarnaises sur les bancs du collège. Il devait écrire, par la suite, des œuvres de plus longue haleine : *La Casse dou Rey Artus* est le récit épique d'une légende très connue. *Arcencam de Bournos* fait revivre une scène de sabbat à laquelle est mêlée une Béarnaise. Ces œuvres, de haute valeur, vivront autant que notre langue. *Angélique ou lou counte de la Barguère* nous reporte à une veillée de campagne au temps où l'on filait encore. L'émotion se montre dans *Lous Soubenis de case* ; *Sus la mort de Navarrot* et *Lous tribulocis de l'amour* témoignent de l'esprit heureusement philosophique de l'auteur. *Lou Miragle de Cana* ne paraîtra inférieur à nulle des meilleures chansons de Navarrot et *A las Damisèles* vaut les plus parfaites œuvres de Despourrin. Chez Peyret la pensée est élevée, la langue d'une belle limpidité.

Emile Picot (1783-1868), avoué à Pau, a composé des poésies dont une bonne partie est inédite. Dans *Les Abentures de Bertoumiu*, conte fort justement populaire en Béarn, il cherche à décrire le plus possible de traits de mœurs, d'usages et de croyances de la campagne, en employant les expressions usuelles et, pour mettre de la variété, il a joint quelques scènes de la ville narrées par un paysan. Il s'agit d'un jeune homme dont le père contrarie une inclination. Le jeune homme abandonne la maison, se place à Pau dans une auberge, chez un seigneur, d'où il passe au service d'un abbé prébendé : là une gouvernante jette son dévolu sur lui lorsque, par bonheur, son père vient l'enlever. *Lou Paysà d'Aussiau*, dans un court récit, met en relief la finesse mordante de l'Ossalois. L'esprit est fin aussi, mais pêche par abus de logique, dans le *Paysà de Saubole* qui, consultant maître Casalis, applique un vigoureux coup de sabot sur la *souris* (la montre) de l'avocat pour l'empêcher de fuir. *Lou Pastou timide* est bucolique, *L'Ibrougne recouchen* gai. L'exposé est vif, alerte, le style nerveux.

Pierre-Gaston Sacaze (1797-1895), de Bagès Béost, est ce pasteur qui, sans instruction première, se forma avec quelques livres : poète, musicien, peintre, naturaliste, il était le commensal de la société polie qui fréquentait la station thermale

des Eaux-Bonnes. Ses poésies n'ont jamais été publiées en entier. Il décrit les montagnes, l'orage et les mœurs... après du montagnard (*Ue promenade ta Gabas*), l'exode annuel du pasteur vers les pâturages (*Lou depart dous pastous d'Aussau*) ; *Reflexiòu sur la bite de l'homè*, *La Misèri de l'homè* sont des considérations mélancoliques. Il célèbre de façon poétique *La Rouseite* et dans *Ocupat*, dédié à Casimir Delavigne, chante la supériorité de la montagne sur la grande ville. *La Bielhote* est un chant réaliste, spirituel. L'œuvre de Sacaze paraît médiocrement originale puisqu'il reprend des thèmes connus. Le vers est peu aisé et l'idiome abâtardi.

Felix Seigneur, de Lagor (1828-1883), greffier du tribunal d'Orthez, composait des poésies pour égayer ses amis. Elles sont restées à peu près inédites. L'une d'elles chantée à Lucq, chez Navarrot, *Lous Mounyes de Lucq*, était d'une belle allure. Seigneur écrivait le béarnais de manière parfaite. Il a laissé des lettres politiques où Eugène Larroque trouvait un rival digne de lui.

Emile Vignancour, de Pau (1827-1873), imprimeur, a beaucoup fait pour les lettres béarnaises. Il publia d'abord *Estrees bearneses enta l'an 1820*, recueil de poésies diverses et, encouragé par le succès, donnait en 1827 *Poésies bearnaises*, éditées à nouveau en grande partie et augmentées, avec traduction françaises, 2 vol. in-8°, 1852-1860. C'est une anthologie bien complète et faite avec goût des œuvres principales de notre littérature. Il est utile de consulter les deux éditions. L'imprimerie Vignancour a popularisé les principales de ces œuvres dans des volumes in-12 dont il existe plusieurs tirages. Emile Vignancour était aussi poète : il a écrit quelques œuvres dans la manière de Despourrin : *Lou Printemps*, *Lou Depart deu pastou*, *Lou Retour deu nastou*, *Lou Mau d'amou*. *Bente-Saingris* conte la plaisante origine d'un juron d'Henri IV et l'on devine sans peine que, s'agissant du Vert-Galant, un nom de femme (Jeanne Saint-Gris) y reste attaché. *L'Infance d'Henri IV*, traduite en français par Cabaret-Dupaty est l'important fragment d'un poème dont le plan primitif devait comporter de plus amples développements et être consacré à la gloire du Béarnais. *La brume de las bits*, l'oïdium pour l'appeler par son nom, imite agréablement « Les Animaux malades de la peste. ». Le vers de Vignancour a de l'ampleur, la pensée morale, de l'élévation et la langue une grande pureté.

Après les poètes et les prosateurs il convient de ne pas oublier ceux qui ont travaillé au maintien de notre langue et à l'honneur de notre littérature.

La première place est due sans conteste à Vastin Lespy, de Pau (1817-1897), ancien professeur au lycée et secrétaire général honoraire de la Préfecture. Il publia d'abord une *Grammaire béarnaise* (1^{re} éd. 1858 ; 2^e éd. 1880) pour montrer la nécessité de rétablir l'orthographe ancienne si longtemps écrite avec uniformité. Lorsque paraissait son ouvrage, Roumanille, seul, avait fait, en partie, sur un dialecte actuel de Provence ce que Lespy avait entrepris sur l'idiome du Béarn entier. On consultera avec profit le florilège composé par ce lettré (2^e éd., p. 105 à la p. 156). Outre diverses petites

études, Lespy a donné les *Dictons et Proverbes de Béarn* (1^{re} éd. 1875 ; 2^e 1892). Comme il le dit dans la préface de la dernière édition : « En colligeant les *Dictons du Béarn*, j'ai « dû, pour en expliquer un assez grand nombre, recourir aux « documents écrits. J'y ai trouvé l'occasion de rappeler cer- « tains points de notre histoire, qui sont peu connus, et d'en « montrer quelques autres dans des textes qui étaient restés « inédits jusqu'à ce jour. » Lespy a enfin publié un travail considérable, le *Dictionnaire Béarnais ancien et moderne* (1887) avec cet épigraphe : *Au Pays de Béarn L'u de soums hilhotz qui l'aymen lou mey*. Le monde savant a rendu hommage à l'esprit scientifique dont Lespy a fait preuve. Dans sa préface le savant romaniste écrivait : « On sait qu'il n'y a « point de lexique absolument complet. » Celui-ci ne peut « avoir une qualité qui manque à tous les autres. J'ai fait « tous mes efforts pour qu'il en eût quelques unes de celles « qui distinguent les bons ouvrages du même genre. » On peut, entre autres, regretter que M. Lespy se soit trop exclusivement documenté dans les imprimés pour l'époque contemporaine ; de ce chef son œuvre est forcément incomplète. Mais qu'en ce jugement on voie plus l'expression d'un regret que celle d'un blâme. Comme Bayle nous dirons : « J'entre « dans les sentiments d'Horace à l'égard de ceux qui nous « montrent le chemin. Les premiers auteurs des dictionnai- « res ont bien fait des fautes ; mais ils ont mérité une gloire « dont leurs successeurs ne doivent jamais les frustrer. » Et « Lespy, en somme, a rédigé le principal. Par un sentiment louable il a voulu joindre à son nom celui de Paul Raymond avec qui il avait édité des textes béarnais : *Les Récits d'histoire sainte et Un Baron béarnais au xv^e siècle*.

En 1902 Sylvain Lacoste a publié un *Recueil de Versions gasconnes* pour les écoles où se trouvent de nombreux morceaux en béarnais contemporain.

M. Rivarès recueillait les *Chansons et airs populaires du Béarn* qui ont eu deux éditions (1844 et 1868). Pascal Lamazou donnait successivement trois éditions de *Cinquante chants pyrénéens* avec traduction française. Le comte de Puymaigre y joignait les *Chants populaires recueillis dans la vallée d'Ossau* (1874).

L'abbé Lamaysouette a traduit en béarnais l'*Imitation de Jesus-Christ* (deux éditions, 1870, 1872) et ce n'est pas un mince éloge qu'on ait pu dire qu'il n'est pas resté inférieur au texte original en lui donnant vie dans notre langue. Plus près de nous l'abbé Bidache tournait en un béarnais archaïque *Lous Ebangèlis taus dimenges y mayes hestes de l'anade* (1889), qualifiant ce travail *u moudèste text bearnes, dedicat aus Romanisantz*.

§ II. — LA RENAISSANCE OU L'ESCOLE GASTOU FEBUS

Nous n'avons pas l'intention de raconter ici l'origine et le développement de l'Escole Gastou-Febus qui a déterminé le mouvement de renaissance de notre littérature. Mais, parlant des poètes et des prosateurs qui l'ont fondée, il nous faut caractériser la portée du mouvement dont elle est issue.

Les précurseurs étaient d'aimables Béarnais chantant ou écrivant par mode d'exercice littéraire, le plus généralement des bourgeois instruits aux belles-lettres. Par un contraste marqué, les promoteurs de notre renaissance auront été des gens du peuple ou venus du peuple. Ils se solidariserent, revendiquant le droit de parler la langue ancienne, de rappeler les mœurs et coutumes de leur région et, nouveaux venus au monde du félibrige, de réclamer la place que les Gascons ont toujours aimée : on sait assez que ce n'est pas la dernière.

A leur tête, comme tout naturellement, ils placèrent Adrien Planté, félibre majoral, maire d'Orthez, ville agréable, où les modernes troubadours sont heureux de saluer ce courtis continuateur de l'hospitalier vicomte de Béarn. Adrien Planté fut couronné, avec Auguste Peyré, au concours Navarrot à Pau. Il avait déjà écrit un joyeux conte béarnais en vers, *La Sent Pourquoi dou Diable*. Dans le genre gracieux *U Pourtreyt* est de l'école de Despourrin. Il excelle dans les pièces de circonstances. *A Yansemi, Ode à Mistral, Lengue d'amou* (au Béarn), *Salutatiou aus Félibres de Cologne, Coussirade à Sente Marie de Gosse*. La poésie d'Adrien Planté reflète bien son caractère : vibrante, enthousiaste, aimable et d'un tour bien béarnais.

Auprès de lui je mentionnerai Miquieu de Camélat, d'Arrens, félibre majoral, dont le plus bel éloge qui se puisse faire de cet admirable poème *Béline* est de dire que nous l'adoptons comme la *Mireille* du Sud-Ouest. Et si je rappelle le nom de Camélat, né en Bigorre, c'est qu'ici il a résolument abandonné la langue rude et rocailleuse du val d'Azun pour écrire une langue moyenne, celle de la vallée du Gave de Pau. Que dans cet essai il ait absolument réussi, je ne m'en porte pas garant, mais la tentative méritait d'être signalée.

Après les poètes voici un prosateur et de la bonne souche J. V. Lalanne, de Bellocq, félibre majoral, instituteur à Bidache. Lalanne avait éparpillé dans des journaux locaux ses contes en prose savoureuse. Il en a lié une première gerbe en 1890. Dans ses récits il fait entrer des traits de mœurs, des légendes, des expressions proverbiales et sur ce tréfonds populaire, il campe des récits historiques, épiques parfois (*Lou Pount d'Orthez*), plaisants et gais fort souvent. Sous ce titre *Ué Benyence* il a écrit le premier roman béarnais vivant, vibrant et enthousiaste. Lalanne possède à fond la langue, son style est très pur, trop pur diront quelques uns : car, alors que certains, faute d'un mot béarnais, recourent au français, Lalanne forge, au besoin, le mot d'après des règles grammaticales. Le bon Horace, le doux Fénelon conseillaient-ils à leurs contemporains d'en user autrement ?

Baudorre, de Saint-Faust, instituteur à Lasserre, a cueilli tous les prix : Cet homme, modeste et simple, écrit des vers délicieux, d'une délicatesse de pensée rare dans un idiome excellent : *Margot, L'Agulhe, Maynade, Que seras Reyne* sont dans la note émue ; *Lou Sourciè, La Brouche* peignent des mœurs rurales ; *Lous Cantayres Bearnès, L'Alleluia, Pax vobis, A Nousté, Biarritz, Lou Paysa, Lou Sendès dous Escolliès, Cansou de may* transportent en plein champ. *Lou Loup garous* est un conte en prose fort savoureuse.

Bergez, instituteur à Lurbe, a évoqué avec talent les souvenirs de la terre béarnaise dans *Ben Amatz nostres* d'un accent chaleureux, *U prousey en Aulourou* et autres pièces en prose.

Le docteur Emile Cazamayor-Dufaur, maire d'Oloron, est l'auteur de divers poèmes : *Biste d'Aulourou* célèbre sa ville natale avec des accents qui ne sont pas inférieurs à ceux de Navarrot ; les événements locaux ou publics l'inspirent : *Cabalcade deus Pedaliès d'Aulourou*, *Praubes Martiniqués*. Le praticien se montre dans *Praube Joandot*, *Dus medecis dus payris*, histoire un peu leste et gaillardement contée.

Firmin Dambielle, de Pau (1869-1897), a composé des poésies réunies en un petit recueil : *Parpalhous y Flourines* (1897). Dans *Perque bolen lous Parpalhous*, avatars d'un ver de terre amoureux qui deviendra papillon, il reprend un thème classique. *Margalide* pourrait être signée par Despourrin. Plusieurs pièces chantent les fêtes et saisons : *Arrams*, parfumé et fleuri, *Nadau*, *Ceu d'hiber* où oiseaux, papillons et fleurs redoutent la bise jusqu'à ce que *Ceu de Pasques* découvre le ciel bleu et pur. Au travers de ces morceaux circulent sans cesse des amoureux. Dans *Lou Bousquet* il célèbre le drapeau national comme la grandeur militaire par l'*Ode à Bousquet*. Le béarnais de Dambielle est parfois mélangé, mais flexible et délicat.

Eygun, instituteur à Bruges, a raconté en bonne prose la lutte entre *Aspe e Labeda* (1348), un fait fabuleux de notre passé et il s'est attendri avec *Er Auringlete Biarnese*.

Eyt, instituteur à Aubertin, est l'auteur de poésies aimables : *La parette Qu'et bouy ayma*, *Peyrot e Moundine*. *La Bite deus pastous*, *Beroys passeys* en prose, nous initient à des mœurs locales dans une langue savoureuse. Enfin Eyt a publié un *Petit Précis d'Histoire du Béarn en 12 leçons* (1903) à l'usage des enfants des écoles.

Gardères, instituteur à Loubieng, a chanté en excellents vers : *Moun Bilatge*, *Reclams de Mouncade* où il célèbre le passé d'Orthez.

L'abbé Labaig-Langlade, curé de Momas, est l'auteur de quatre recueils de poésie (1893, 1897, 1901, 1904). Quelle variété dans ces tableaux d'intérieur ! *L'oustau dou nouste crabè* si beau, *Lou tèms d'acera hore*, *Lou cabinet de la nobi*, un chef-d'œuvre exquis. La note joyeuse éclate avec *La benaleye de Margoutou*, *La hartère mau deberquede*, *Baties prendibes*, *L'Estanguet de Papagay*. Le sentiment patriotique vibre dans *A la France*, *A Yane d'Arc*, *A Bourbaki*, *Gastou-Febus*. La méditation émue apparaît dans *Debalk lou bres*, *Las mies estreels*, *Au ras d'uc cue* si attendri, *Lou Palmouniste*, *La flou dou cemiteri*. Quelques contes s'ajoutent à ces œuvres. Richesse et variété de pensée, beauté du fonds, ampleur de la forme, langue très riche et de bonne origine font de l'abbé Labaig-Langlade un poète qu'il faut placer au premier rang.

Lacaze, inspecteur de l'Enregistrement à Pau, fut couronné maintes fois pour des poésies d'un ton noble, écrites en un béarnais pur : *Lou Pourtreyt de l'Ayou*, *Lou Semiadou*, *Lous beroys sauneys*, *Henricou aux felibres amassatz à Eauze*.

Le docteur Lacoarret, de Salies de Béarn, a publié *Au Peis*

Berd (1901) où on trouve ce chant salisien, vrai chef-d'œuvre : *Lous Pique-talos* qui, sur un air entraînant, est vite devenu populaire. La campagne de Salies retentit aussi des chœurs *Lous Esperdagnayres*, *Per Brougnes*. Versets béarnais, versets salisiens savent être vivants ou attristés. Les contes sont gais. Le souffle est généreux, la langue, un peu spéciale de Salies, bien nette. *P'ou bilatge* (1906) se compose d'une série de portraits des diverses classes populaires. Il est écrit dans la même langue variée, colorée et est vite devenu aussi classique que son aîné.

Pierre-Daniel Lafore, d'Orthez, notaire à Sauveterre-de-Béarn a écrit deux petits chefs-d'œuvre de grâce attendrie *Lou Nadau dou petit Yan*, *Ue Nouce au bosc de Baure* où un frais gazouillis d'oiseaux met tant de charme. *Lou Casau* est d'une lecture agréable. Lafore ne se contente pas d'être un prosateur de la bonne marque, d'écrire un béarnais pur, nuancé jusqu'à la perfection. Il est un enthousiaste de l'idée félibréenne : le brinde porté à Dax à la vieille langue maternelle le prouve. On peut dire que c'est à l'initiative hardie de ce modeste que l'Escole Gastou-Febus doit d'exister.

Yan Palay, de Casteide-Doat (1848-1902), tailleur et fils de tailleur, commença par composer des complaintes d'*asouades*, des pastorales et des refrains. *Lou Curè de Serou e Casaussus*, qui vivra toujours, conte l'échange de farces plaisantes entre un curé et son paroissien qui se font raison ; il y a une description de nuit d'hiver qui deviendra classique. *Le Bi de l'espurgatori* est bien divertissant ; *l'Henricou de Biarn e lou Paysa* montre la finesse native de la race. *L'Aboucat e lou Paysa* si joyeux, *La Hemne arrebohègue* plaisante, *Lou galan e soun coumpay*, avec un morceau digne de notre future anthologie, montrent la variété d'idées et la richesse d'invention de l'auteur. Edités en 1900, les *Coundes* sont réjouissants, bien construits, pleins de la verve béarnaise. Le vers est bien tourné ; la langue, pure, sobre et vivante.

Simin Palay, fils de Jean Palay, tailleur d'abord, puis journaliste, a beaucoup produit de diverse et heureuse façon. *Bercets de youenesse e coundes entra rise* (1899) contiennent bien des morceaux de choix ; *Cansous entaus maynadyes* (1900) ont été composées sur les airs les plus populaires du Béarn ; *Sounets e Quatourzis* (1902) où tout serait à citer et où j'indiquerai seulement ces petits tableaux exquis : *A l'esgrai dou die*, *En Casse*, *Abor*, *la Teleraque*. Il y a là une diversité de rythmes, de sentiments, une grande abondance de style, une langue richement colorée. Comme le lui écrivait Mistral : « Ta poësie es franco. pèr-ço-que l'espremisses dins la lengo que parlo lou pople ounte sies na, dins la lengo qui sono dins la naturo pirènenço, dins la lengo qu'es fachò pèr l'amo biarneso. »

Poète vibrant, conteur chaleureux, Simin Palay est un merveilleux diseur. Il faut l'entendre jeter au vent sa ballade entraînante *Lous Caddets de Gascogne* qui sera classique avec *La Cansou de la terre*. Aussi ne s'étonnera-t-on point qu'avec ces dons il ait essayé du théâtre. *Lou Franchiman* (1905) a toujours grand succès auprès du public ; il est de la famille de la *Pastorale* de Fondeville, traite un sujet identi-

que, il y a le même personnage parlant un français patoisé. De temps en temps éclate un passage à effet timbré en beaux vers. *Miselin* interprète la légende de l'évêque guerrier de Bigorre : ce drame, taillé sur le patron des tragédies classiques des Pères jésuites, est grave, religieux, noble. Les beaux mouvements n'y manquent pas. Palay est tout action, tout chaleur, il parle une langue pleine, sonore, claironnante. Le vers coule d'abondance. Il est un des tempéraments de poète le plus complet.

Henri Pellisson, d'Arette, a récolté médailles et récompenses de toutes parts. Son poème sur la mort de l'ange de Foix, fils de Gastou-Febus (*La Mourt de l'Innocen*), est d'une grande exactitude historique et d'un style très pur. *Nostre-Dame de Sarrance* narre avec émotion la légende du pieux sanctuaire. Pellisson a l'âme très religieuse : dans *Embuglé* il invective les mécréants oublieux de l'au-delà. *Le Discours d'un patriote biarnes* est un plaidoyer chaleureux en l'honneur de notre idiôme, comme le *Bielh rouman baretounès* nous fait revivre dans la pittoresque vallée. A la Sainte-Estelle d'Aix, en 1886, le rapport du jury couronnant notre compatriote s'exprimait ainsi : « dans une langue savoureuse et mélodieuse M. Henri « Pellisson a célébré son pays en des poèmes faits de main de « maître. » La pensée est très élevée, la langue bien pure et originale.

Les Reclams de l'Escole Gastou-Febus publient, chaque mois, de la prose et des vers béarnais, des récits de coutumes et de traditions béarnaises. Les journaux locaux égalaient leurs lecteurs avec des contes ou des lettres béarnaises. Les almanachs avaient, dès longtemps, fait œuvre populaire. Au XVIII^e siècle, Daumon imprimait à Pau le *Tableau annuel historique du Béarn* où il recueillait des poèmes que l'on retrouve dans le Recueil Vignancour, parfois modifiés, sans indication d'origine. En 1744 Desbarats éditait un calendrier Daumon un almanach (1781) qu'il continuera en 1793, Vignancour un annuaire où une part est réservée au béarnais. Parmi les almanachs contemporains il convient d'en citer deux tout particulièrement : celui qui depuis plusieurs années sort des presses de l'imprimerie Goude-Dumesnil, à Orthez, où avec des détails historiques sur l'arrondissement se trouvent des morceaux de prose et de poésie ; puis *l'Almanach deu Bou Biarnes e deu Franc-Gascou*, complètement en langue vulgaire qui réunit l'élite des poètes et des prosateurs gascons et béarnais.

C'est bien, on le voit, une Renaissance béarnaise.

VIII. — CONCLUSION

Le Béarnais a dû chanter anciennement comme il aime à chanter encore, à ce point que les régions environnantes appellent notre province *lou pays de las cantes*. Mais, ou l'aura observé, c'est surtout dans les petites pièces, dans les courts morceaux que s'est généralement exercé le talent de nos écrivains. Leur souffle est court, l'inspiration modérément élevée ; la fantaisie sentimentale enfin ne hante guère leur imagination.

Aussi la poésie des troubadours délicate, maniérée, précieuse, célébrant des sentiments chevaleresques et colorée d'images gracieuses ne pouvait convenir au goût national. Le Béarnais est plutôt narrateur et sententieux.

Les premières œuvres mentionnées sont donc des narrations historiques. Le récit bref, net, simple est plus notre fait. A part quelques essais dans la poésie pastorale, dus à une influence française, nos écrivains se plurent davantage aux pièces légères, critiques, malicieuses bien conformes au goût local. Le Béarnais aime à envelopper sa pensée dans une périphrase, dans une métaphore, et pour traduire leurs idées, leurs sentiments, nos paysans trouveront, sans recherches, des mots, des tours, des inversions littéraires.

Car on nous acorde, même en Gascogne, une réputation d'esprit et de verve railleuse. Et certes Henri IV par la parole et par la plume, Fondeville et Navarrot en leurs œuvres, les paysans de nos villages en leurs conversations piquantes, répliques et ripostes, suffraient à la soutenir. Nos campagnards usent d'une langue généralement mâle, énergique, bien plus qu'apprêtée et l'usage des images y est ordinaire. Un historien béarnais, l'abbé Mirassou, l'écrivait au XVIII^e siècle : « Notre idiome est abondant, sonore, harmonieux, « plein de douceur par la quantité de ses diminutifs et par la « lucidité qu'il a de rendre en images les plus petits objets. »

Jamais plus qu'à notre époque ne s'est montrée la fertilité et la variété des talents. Loin, en effet, que notre littérature dépérísse, jamais — il le faut reconnaître — elle ne fut aussi féconde et diverse. A ces conteurs, à ces poètes, à ces prosateurs, aux Béarnais enfin nous redrons, — pour terminer et en leur demandant de maintenir fervent le culte de notre idiome — le sonnet à l'honneur de la langue que V. Lespy insérait, il y a trois quarts de siècle, dans un modeste recueil :

LA LANGUE BEARNAISE

Oh ! notre vieille langue à la douce cadence
Des mots harmonieux qu'au temps du *gai-savoir*
On entendait chanter dans la molle Provence,
Sous les murs crénelés de l'antique manoir...

Elle a dans ses accents la riche poésie
Des vers que soupirait à Laure son amant,
Et des *romanceros* que, dans l'Andalousie,
La mandore exprimait mélodieusement.

Elle a les sons plaintifs d'une flûte champêtre
Que l'amour fait gémir sous l'ombrage d'un hêtre...
Tendres sons qu'autrefois recueillait Despourrins.

Et maintenant encore un joyeux interprète,
Qui prit chez Béranger des leçons de poète
Navarrot la module en aimable refrains.

Louis BATCAVE.

Février 1907.

SAUVEGARDE DU PATRIMOINE

CHATEAU

DE

MAJESTIN

65430 CAPVERN-les-DAINS (H.P.)

Tel. : 39-10-27

ESCOLE GASTOU FEBUS



Imprimerie
du "Sémaphore"
Barlatier
17-19, rue Venture
Marsel

840-4
BAT/ESQ